

C'est l'époque où, sous couleur de Budget, les «honorables» du Palais-Bourbon discutent gravement des questions d'art, comme s'ils y entendaient quelque chose. S'ils sont aussi forts que cela sur la politique, on peut être assuré que les intérêts de la France sont entre bonnes mains. Il s'agissait de savoir, jeudi dernier, si on voterait, oui ou non, les subventions accordées aux théâtres nationaux. Comme d'habitude, M. Cousset, député de la Creuse, a donné de la voix, et sa verve s'est surtout acharnée contre la subvention accordée à l'Opéra. Ce n'est pas que M. Cousset soit déplaisant à entendre, tant s'en faut; il est certainement l'un des moins ennuyeux de cette Chambre mortuaire où les compères de sa façon sont vraiment trop rares: bonne jovialité rurale, qui ne s'embarrasse de rien et dit tout ce qui lui passe par la tête. Cette année, il en a trouvé une bien bonne. Il estime que l'on doit supprimer la subvention de l'Opéra parce que ce prétendu établissement artistique contient des danseurs – il ne parle pas des danseuses, pour lesquelles il a une estime toute particulière – et que ces danseurs, avec «leurs grâces callipyges», sont des êtres éminemment disgracieux. M. Cousset croit qu'on pourrait les remplacer avec avantage par «des conducteurs d'omnibus», qui, tout aussi bien qu'eux, pourraient soutenir le poids des danseuses dans leurs ébats chorégraphiques. Et ça ne coûterait que «quatre francs» par séance! Toutes ces belles choses sont à l'*Officiel*, un journal gai par excellence, comme chacun sait.

Mais le ministre des Beaux-Arts n'entend pas la plaisanterie. Il s'est élevé tout de suite en Don Quichotte [Don Quixote] enflammé contre les moulins à vent de M. Cousset et il a posé ni plus ni moins...la «question de confiance»! Tout à fait extraordinaire, n'est-ce pas? Je vous le dis, en vérité, cela a été une séance de joie tout à fait exceptionnelle. M. Bourgeois...pour ceux qui l'auraient oublié c'est le nom du ministre – a exposé qu'il venait de régénérer l'Opéra par un nouveau règlement qui allait en ouvrir les portes à «l'ouvrier parisien» que, tous les dimanches, cet honnête prolétaire pourrait se prélasser, à raison de 2 fr. 50 par séant, sur des banquettes de bons hygiéniques, qui viendraient remplacer les affreux fauteuils capitonnés qu'on sert aux aristos, et que là, à la dure d'un côté, mais le front dans les nuages de l'idéal, il pourrait goûter en paix les douceurs des *Huguenots* ou de *Guillaume Tell*. Et c'est le moment qu'on choisirait pour supprimer la subvention! M. le ministre en lâcherait plutôt son portefeuille. Il ne manquerait certainement pas de mains pour le ramasser. Néanmoins, la Chambre, à ce ministre peu badin, accorde 326 voix contre 159.

L'an dernier, la subvention de l'Opéra n'avait eu pour elle que 269 voix contre 230; le déplacement d'une vingtaine de voix eût suffi pour qu'elle fût supprimée. Aujourd'hui, elle est beaucoup plus solide, comme on voit, ce qui tient tout simplement à la chute des anciens directeurs Ritt et Gailhard. Si le ministre avait eu la fâcheuse idée de les maintenir à leur poste, pour complaire à leurs puissants protecteurs, c'en était fait, cette fois, des subventions aux théâtres nationaux. Voilà ce qu'on peut affirmer; que M. Bourgeois se félicite donc de la sage et saine résolution qu'il a prise.

* *

En attendant les deux copains, le fin renard et le royal gascon, – nous avons nommé nos éternels amis Ritt et Gailhard – ont dû célébrer à leur façon hier au soir le centenaire de Meyerbeer. Nous vous dirons dimanche prochain ce qu'ils ont bien pu imaginer pour ternir la mémoire du grand compositeur. Nous les avons vus à l'œuvre, il y a quelques années, quand il s'agissait de «célébrer» le souvenir de Mozart. Ce fut une piteuse soirée, qu'on n'a pas oubliée. Et nous serions bien étonné que Meyerbeer se trouvât mieux de leur sollicitude parcimonieuse.

Cependant nous pouvons, dès à présent et sans plus attendre, donner à nos lecteurs la primeur de la pièce de vers de M. Jules Barbier, qui a été récitée à cette occasion par M. Mounet-Sully, en manière d'intermède. La poésie est belle et dépasse certainement les sonnettes prétentieuses qu'on a l'habitude de prononcer en pareille circonstance:

MEYERBEER

«J'ai des poètes, dit la muse de l'histoire;
«Des peintres, des sculpteurs travaillent à ma gloire;
«Je veux que la musique y rayonne à son tour.»
— Et Meyerbeer pour elle ouvrit les yeux au jour.

C'est le musicien de l'histoire, qui trace
A grands traits une époque, et l'éclaire, et l'embrasse
D'un immense réseau de notes et d'accords;
Qui fait, à son appel, surgir l'âme des corps,
Et, réveillant Lazare, évoque, exalte, anime
De tout un passé mort la vision sublime.

Esprit souple et profond, cerveau de conquérant,
Il naquit loin de nous; c'est chez nous qu'il fut grand.

L'art n'a pas de patrie, il est vrai; mais peut-être,
La patrie a son art inéluctable, ô maître!...
Le nôtre, éblouissant de grâce et de clarté,
Conquit ton âme; et toi, domptant qui ta dompté.
Le transformant sans lui ravir sa propre vie,
T'appuyant de sa force à la tienne asservie,
Tu fis à ton génie agrandir l'art nouveau
Qui transfusait le sang français dans ton cerveau;
Et la France a couvé la gloire sous son aile
Et t'a rendu l'amour dont tu brûlas pour elle.

Aussi, cœur d'honnête homme, as-tu voulu payer
En chefs-d'œuvre le prix de son lait nourricier.

Quels tableaux! Quel foyer de clartés fulgurantes!
Quel pinceau souverain! quelles couleurs vibrantes!
Quel faisceau de rayons éclairant l'Auxerrois

Dont le glas obéit à Médicis! La croix
Ou de l'Esprit du mal affrontant le blasphème
Alice s'agenouille aux cris de l'Enfer même,
Et Munster que Fidès attestant l'Eternel,
Ébranle des sanglots de son cœur maternel!
Toi, noir mancenillier aux ombres redoutables;
Vous, lins tissus, brodés sur de légères fables,
Qui des dolmens bretons jusqu'aux steppes du Nord
Tendez de la Russie à la France un fil d'or!...
Quelle richesse! Soit qu'à la foule insensée
Dans son manteau de pourpre il jette Struensée,
Soit qu'en un chant profane ou dans l'hymne vainqueur
Il verse son esprit ou répande son cœur;
Et toujours dans notre âme où dorment les ivresses
Cherchant, faisant jaillir la source des tendresses:
Ne croyant, ne voyant qu'un Dieu sur son chemin;
Aimant, pleurant, vivant, humain!... Toujours humain!...

Et la mort a touché ce grand esprit!... — que dis-je?
La mort tuant la vie?... Impossible prodige!
C'est le jour qui jaillit des ombres du trépas!
C'est la vie éternelle où l'homme ne meurt pas!
Où ce qui fut en lui d'amour et de lumière
Chante, rayonne, pense, échappe à la poussière!

L'auteur de Faust a dit un jour ces vérités:
«— Les hommes, fils de Dieu, sont des ressuscités
«Qui pour quelques instants habitent leur cadavre;
«En vain la mort paraît, et les frappe, et les navre,
«L'âme surgit, se plonge au sein même du jour,
«Et du foyer divin retombe en chants d'amour!» //364//

Vis donc, et répands-nous ton âme et ton génie,
Maître aimé!...Répands-nous cette clarté bénie
Où des haines d'antan s'apaise le transport!
Jette des chants d'oiseau dans les bruits de l'orage!
D'un rayon souriant, conjure le naufrage!
La colère est l'écueil, le génie est le port!

Il sourit, il attire, il unit, il console
Et rassérène l'air du bruit de sa parole;
Il dissipe des nuits les nuages épais;
Il émerge du sein de l'océan sonore;
Dans les cieus dévastés il ramène l'aurore
Et blanchit l'horizon des lueurs de la paix!

O paix divine, viens, descends, fais le silence!
La voix du maître chante, et plane, et se balance
Comme un appel que Dieu fait à l'humanité!
Elle échauffe les cœurs de ses divines flammes,
Domine les esprits et fait voguer les âmes

Sur des flots d'harmonie et de fraternité!

Voilà qui a du souffle et de l'envergure. Il n'y avait guère que Gailhard lui-même qui pût prétendre à mieux faire. Mais il nous réserve ses soupirs poétiques pour le moment, très proche d'ailleurs, où, débarrassé des soucis du pouvoir directorial, il pourra reprendre le cours de ses chères études et doter sa patrie de quelques chefs-d'œuvre littéraires. Il a déjà sur le chantier plusieurs sujets d'opéras et de ballets. Après Gailhard directeur, nous allons avoir Gailhard homme de lettres. Mais dans quelle langue écrira-t-il? Il n'en sait rien encore. Le français le gêne un peu, à cause de l'orthographe.

H. MORENO.

LE MÉNESTREL, 15 novembre 1891, pp. 363-364.

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	Musique et Théâtres
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	15 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	57
Series:	3164
Issue:	46
Pagination:	363 à 364
Title of Article:	SEMAINE THÉÂTRALE
Subtitle of Article:	
Signature:	H. Moreno
Pseudonym:	H. Moreno
Author:	Henri Heugel
Layout:	Internal main text
Cross reference:	